

ANTIRESSE

N° 299 | 22.8.2021



Le tapis afghan

Aplaventrisme

**La destinée
du témoin**

Oscar Wilde



Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le tapis afghan (1)

ENTRE LES CORPS ÉCRASÉS DE 2001 ET LES CORPS ÉCRASÉS DE 2021, C'EST UNE VÉRITABLE COSMOGONIE DE LA CHUTE QUE LES ÉTATS-UNIS ET L'OTAN ONT MISE EN PLACE EN AFGHANISTAN, AVEC DES RAMIFICATIONS S'ÉTENDANT JUSQU'AU CŒUR DE NOS VIES.

Le 11 septembre 2001, j'ai vu pour la première fois de ma vie s'écraser des corps humains essayant d'échapper à l'incendie d'une tour. Puis, le 16 août 2021, j'ai revu des corps humains s'écraser en tombant d'un avion surchargé de fuyards. Entre ces deux tragédies espacées de vingt ans moins quelques jours, il y a eu la conquête américaine de l'Afghanistan, la première chute aboutissant directement à la seconde. Même le symbolisme occulte était respecté, l'avion de transport fatidique portant le numéro d'immatriculation 1109.

Quel rapport de causalité? Nous l'avons presque oublié aujourd'hui tant il était dérangentant par son irréalité. Il est pourtant essentiel. Se fondant sur une enquête orientée par des conclusions écrites d'avance, le

gouvernement Bush a décrété que le Onze-Septembre était l'œuvre de l'organisation terroriste Al Qaida et a envoyé l'armée la plus puissante du monde ramener son patron Oussama Ben Laden des montagnes d'Afghanistan où il était censé se terrer. On montra au public d'impressionnantes explosions dans les cavernes de Tora-Bora. Or aucune arme, pas même les bombes antibunker les plus pénétrantes, n'a jamais pu déloger une cible d'une planque où elle ne se trouvait pas. Quant à la question de savoir si Oussama et ses ZZ Top en sarouel avaient quelque chose à voir avec la démolition virtuose des deux tours de Manhattan, elle a cessé d'être à l'ordre du jour dès le moment où le complexe militaire s'est mis en branle.

Cette question, de fait, était secondaire, tout autant que celle de savoir si la fiole agitée aux Nations-Unies un peu plus tard par Colin Powell contenait de l'anthrax irakien ou de la farine à bagels américaine, du reste à peine moins toxique. Elle n'était que le prétexte grossier d'une opération colossale, plus vaste encore que ses chiffres ne le suggèrent, et dont nous commençons à peine à entrevoir les vrais contours.

QUATRE JEEPS DE BLÉ

L'occupation de l'Afghanistan a coûté au minimum 2000 milliards de dollars (soit 100 milliards par an!) et emporté 240'000 vies humaines au bas mot, dont une sur cent seulement était américaine. L'entraînement de l'armée afghane a coûté à lui seul cent milliards, pour aboutir à l'effondrement de ladite armée en moins de deux semaines face à un gang d'éleveurs de chèvres. Les taliban, dont on annonçait depuis vingt ans la débâcle imminente, ont cueilli le pays comme une pomme mûre. On n'a jamais vu fiasco plus brutal dans l'histoire des guerres et des colonisations. Le président «Biden» s'en est évidemment lavé les mains, tout comme l'hologramme translucide Stoltenberg censé diriger l'OTAN. Tout est la faute au gouvernement afghan qui n'a pas voulu se battre, disent-ils. Ce qui n'est pas faux, mais comment pouvait-on attendre autre chose d'un gang de collabos veules et corrompus soigneusement sélectionnés pour ces qualités mêmes par eux ou leurs prédécesseurs?

On a ainsi vu le président fantoche Ashraf Ghani s'enfuir avec quatre jeeps bourrées d'argent. C'est ce même Ghani qui dans un autre siècle prophétisait dans le *Los Angeles Times*: «les Soviétiques ont abandonné l'Afghanistan, l'effondrement du régime fantoche assiégé à Kaboul n'est qu'une question de temps», sans savoir qu'il se peignait lui-même et ses alliés avec quarante ans d'avance. Ghani n'a pu charger qu'une partie des biftons dans son hélicoptère. Le surpoids a été laissé sur place, a témoigné un diplomate qui se trouvait à l'aéroport. On ne voit de telles scènes que dans les évacuations en mode panique des rois de la cocaïne dans la série *Narcos*. (Planquer les montagnes de cash y est d'ailleurs un souci lancinant. On finit par les enterrer à la diable aux quatre coins de la *hacienda*, en oubliant les emplacements parce qu'on a flingué les terrassiers. C'est le grand défaut de ce commerce: il rapporte *trop* de monnaie numéraire, à la longue elle finit par vous encombrer.) Le président Ghani était peut-être très bien payé, mais on ne voit pas bien pourquoi il aurait perçu sa solde en cash. Une carte de crédit adossée à un compte au Delaware aurait pris beaucoup moins de place dans l'hélico. A moins qu'il ait bénéficié de quelques à côtés... Toutes ces coupures semées sur le tarmac nous amènent sur le mode burlesque à l'un des vrais sujets. Qui contrôle l'aéroport de Kaboul, contrôle le commerce de l'héroïne, principale exportation afghane. Cela nous

rapproche d'un des mobiles réels de l'occupation de l'Afghanistan, tout en nous détournant du turban de Ben Laden. Or il n'est pas inutile de le dérouler une dernière fois.

L'ÉTRANGE VIE & L'INTROUVABLE MORT DU FANTÔMAS À BARBE

Ce génie du mal qu'on a déclaré responsable de la chute des corps du World Trade Center n'avait pas toujours été l'ennemi public n° 1 des USA. Bien au contraire, il a longtemps figuré dans le *who's who* de leurs meilleurs clients. En 1979, ce jeune «businessman» issu d'une famille proche de la maison royale des Saoud, part en Afghanistan rejoindre «par idéalisme» les groupes les plus radicaux de la guérilla contre l'occupant soviétique. Cette guérilla est alors financée et équipée par les États-Unis conformément à la doctrine développée par Zbigniew Brzezinski, qui se rendra lui-même sur les lieux pour s'assurer de sa bonne mise en place. Oussama était-il l'agent de la CIA libellé «Tim Osman», comme certains auteurs le prétendent? Cela n'a aucune importance. Par l'image qu'il a voulu donner de lui, Oussama est un djihadiste et un hors-la-loi. Par ses origines et son éducation (de haut vol), il est milliardaire et membre de la suprasociété globale. Dans les affaires internationales, ceci a beaucoup plus de poids que cela. Les liens de sa famille avec la maison Bush sont notoires. Raison pour laquelle, sans doute, on a épar-
gné à la parentèle des Saoud et des Ben Laden présente aux États-Unis

des interrogatoires lassants, en 2001. Lesquels interrogatoires, lorsqu'ils ont pu avoir lieu, ont été «classified» (soustraits à la vue du public).

Quelques jours seulement après la rencontre de Bush avec l'ambassadeur saoudien à la Maison Blanche, le FBI a évacué des États-Unis des dizaines de responsables saoudiens, ainsi que des membres de la famille d'Oussama ben Laden. Bandar a demandé à être escorté directement au siège du FBI le 13 septembre 2001, quelques heures seulement après sa rencontre avec le président. Les deux vieux amis de famille avaient partagé des cigares sur le balcon Truman tout en discutant des attentats.(1)

Les enquêtes de presse sur l'implication de l'Arabie et d'autres services étrangers dans les attentats ont été pour le moins anémiques ou alors déléguées au rayon conspirationniste. Nous reviendrons sur cet aspect des choses. L'important pour le moment est de nous focaliser sur le turban d'Oussama Ben Laden, là-haut dans ses montagnes. A peine avait-il chassé les Russes d'Afghanistan avec l'aide des Yankees qu'Oussama se retournait contre ses sponsors et lançait, avec son organisation Al Qaida, une déclaration de guerre à l'Occident en général et aux États-Unis en particulier, ponctuée par les attentats de 1999. Menace à laquelle les États-Unis ne pouvaient répondre autrement qu'en proclamant la *Guerre Universelle contre le Terrorisme!*

On imagine la discussion entre George Bush et l'ambassadeur saou-

dien ce fameux soir de septembre 2001 à la Maison Blanche:

«Vous savez, Bandar, nous allons vraiment devoir faire quelque chose contre Oussama, mais ne croyez pas que ce soit dirigé contre la maison Bin Ladin ou — le ciel m'en préserve — les Saoud.

— Nous l'entendons bien, George. Nous avons tous nos brebis noires, voyez votre collègue Biden avec son toxico dérangé de fils...

— Comparons le comparable, Prince! Hunter est tenu en courte laisse par son père.

— Tenu en laisse ou cajolé? Qui tient qui, voilà la question. Les renégats de bonne famille en savent toujours trop...»

Personne à ma connaissance n'a jamais évoqué cet aspect des choses, pourtant crucial: le fait qu'on évolue dans un tout petit milieu où tout le monde se connaît. Oussama en savait sans doute beaucoup, mais nous ne saurons jamais quoi. On n'a eu de lui que de courtes harangues vidéo de mauvaise qualité, où certains ont cru voir des sosies sans beaucoup de ressemblance avec la légende du maquis afghan. Selon diverses sources au moins aussi crédibles que le Département d'État, il serait mort de maladie en 2001 ou en 2006. L'avis le plus officiel était ce «lapsus» de la présidente pakistanaise Benazir Bhutto, qui nomma comme en passant «l'homme qui a tué Ben Laden» dans une interview de novembre 2007. L'homme en question, Omar Sheikh, était-il le même Omar Sheikh, citoyen britannique,

censé avoir tué le journaliste Daniel Pearl? Peu importe. *Aucun média occidental n'a suivi cette piste* d'autant plus intrigante qu'elle débouche sur la mort du lanceur d'alerte: Bhutto fut elle-même assassinée quelques semaines à peine après cette révélation.

Selon la version officielle, qui aida grandement à la réélection de Barack Obama en 2012, Ben Laden fut repéré et abattu au Pakistan le 2 mai 2011 par une équipe de Navy Seals partis d'Afghanistan, qui loin de produire au monde entier la preuve de sa liquidation auraient discrètement jeté son cadavre à la mer. Très mollement, quelques médias se sont interrogés sur les raisons d'un si étrange rituel, aucun n'a relevé que se cacher au Pakistan, pays étroitement lié aux USA, était un drôle de plan. Les opposants indiscutables au régime occidental, comme Bobby Fischer, Assange, Snowden ou Thierry Meyssan, essaient toujours de rejoindre un territoire hors de son influence. Une photographie a par la suite «fuité» montrant, soi-disant, le visage du terroriste percé d'une balle, mais c'était un maquillage grossier d'une photo de 1998. Il ne nous reste, comme document sur cet épisode capital de la «guerre contre le terrorisme» que fut la chasse à l'Oussama, que le film de Kathryn Bigelow, *Zero Dark Thirty*, qui malgré ses indéniables qualités cinématographiques reste un film de fiction. Genre qui sied assez bien, somme toute, à l'équipée afghane de l'Occident.

Des questions subsisteront éter-



UN IGNOBLE T-SHIRT PRODUIT, SEMBLE-T-IL, EN RUSSIE DANS LE CADRE DE LA CAMPAGNE DE DÉNIGREMENT DES USA.

nellement sur le lieu et la manière dont ce Fantômas du XXI^e siècle a fini sa trajectoire. Quoi qu'il en soit, il y avait de très bonnes raisons, entre 2001 et 2011, d'agiter l'épouvantail (fût-ce à l'aide de tringles et de tirettes), et d'aussi bonnes raisons de le «terminer» il y a dix ans. Pas seulement à cause de la réélection d'Obama, mais surtout à cause du redéploiement de la «guerre contre le terrorisme» vers l'Irak et la Syrie. Où l'État islamique, autre créature des services, endossera le rôle horricque jusqu'alors tenu par Al Qaida, tandis que l'organisation de feu Ben Laden, discrètement dédramatisée, deviendra pour ainsi dire «notre» alliée objective dans la lutte contre l'affreux Bachar.

LES FLEURS DU MAL AU SERVICE DU CAMP DU BIEN

Mais revenons au sujet du jour. Où nous mènent tous ces biftons qui volent comme feuilles mortes à l'aéroport de Kaboul? A la fleur de pavot, bien sûr. L'Afghanistan assure environ 90 % de la production d'héroïne mondiale, et ce n'est pas uniquement dû aux traditions agricoles locales. La culture de l'opium fut favorisée par la CIA dans les années 1980 dans le but de répandre l'addiction parmi les troupes soviétiques. Une fois les Rouges partis, on aurait aisément pu napalmer les cultures, non?

Dire que l'occupation occidentale n'a pas abouti au démantèlement de ce trafic serait un doux euphémisme. En réalité, elle l'a fait exploser. Comme le note Bernard Bajolet, ex-ambassadeur à Kaboul, ex-patron de la DGSE:

«En vingt ans de présence, l'Occident n'a rien fait. Ou presque rien. L'ONU a dépensé des centaines de millions de dollars en études diverses. L'ONUDC, organisme des États-Unis censé lutter contre la drogue, a un budget de 600 millions de dollars. De temps en temps, les Américains déversaient des produits chimiques sur les champs, mais cela n'avait pour conséquence que d'augmenter momentanément les prix du pavot. Sur ce sujet, l'Occident a fermé les yeux, alors que la drogue fait davantage de morts en Europe que le terrorisme...»

Il n'y a que les journalistes ingénus des médias occidentaux pour appeler cela un «paradoxe». En 2000-2001, le premier gouvernement tali-

ban (lui-même patronné à l'origine par les USA, mais c'est un autre chapitre) s'était lancé avec détermination dans la lutte contre la culture du pavot. Au moment où les USA débarquent en 2001, la production avait baissé de neuf dixièmes. Elle va repartir en trombe sous le régime du polichinelle américain Hamid Karzaï(2). Un indicateur sinistre permet de mesurer par ses répercussions l'ampleur de ce succès:

«Il y avait 189 000 consommateurs d'héroïne aux États-Unis en 2001, avant l'invasion de l'Afghanistan par les États-Unis et l'OTAN. En 2016, ce nombre est passé à 4 500 000 (2,5 millions d'héroïnomanes et 2 millions de consommateurs occasionnels). En 2020, au plus fort de la crise du Covid, les décès dus aux opioïdes et à la toxicomanie ont été multipliés par trois.»

Ici encore, les médias occidentaux ont raté de grandes occasions d'enquêtes sur les programmes bidon de lutte contre la culture des narcotiques, les couvertures politiques et diplomatiques de l'inaction et, surtout, sur le rôle de la CIA dans cette juteuse industrie. On peut comprendre leur prudence. Personne n'a oublié le sort de l'intrépide enquêteur américain Gary Webb, qui avait révélé les liens entre le soutien de la CIA aux Contras du Nicaragua et le flot de cocaïne qui a submergé les États-Unis dans les années 1980. Aujourd'hui, ces liens sont intégrés sans gêne dans le scénario de *Narcos*. À l'époque, Gary Webb fut conspué et socialement

détruit à tel point qu'il réussit à se loger non une, mais *deux* balles de calibre 38 dans la tête. (Prouesse très rare chez les vrais suicidés.)

Le financement occulte de la CIA par le patronage des filières de la drogue est une réalité établie, et pourtant: l'aborder autrement que par la fiction vous classe aujourd'hui encore parmi les conspirationnistes. Le vieux député Ron Paul, l'un des rares vrais dissidents du régime américain, n'en avait cure:

«Le trafic de drogue est une mine d'or pour les personnes qui veulent réunir des fonds dans le gouvernement clandestin afin de financer des projets qu'elles ne peuvent pas obtenir de manière légitime. Il est très clair que la CIA a été très impliquée...»

L'éclatement du *Contragate* nous a confirmé par ricochet que les opérations secrètes de soutien aux moudjahidines dans les années 1980 étaient bien financées par le blanchiment de l'argent de la drogue(3). En 2002, un officiel indien notait que «ce manque de succès marqué sur le front de l'héroïne est dû au fait que la CIA, qui a encouragé ces barons de l'héroïne pendant la guerre d'Afghanistan des années 1980 (...), les utilise maintenant dans sa recherche de Ben Laden et d'autres chefs survivants d'Al-Qaïda»(4). En d'autres termes, nous avons un bon alibi pour une association commerciale que Pablo Escobar n'eût pas déclinée. La CIA est-elle allée jusqu'à transporter la marchandise comme le pensent certains enquêteurs(5) et certaines

sources trop proches des Russes?
Le soupçon est naturel mais farouchement combattu, comme tous les soupçons destinés à s'avérer justifiés par la suite.

N'importe: il est impensable que l'agence de renseignements la plus puissante du monde ait pu ignorer que l'aéroport de Kaboul, qu'elle contrôlait, servait de rampe de lancement à l'intoxication de la planète entière par les opiacés. Certains auteurs suspicieux pensent même que tout le cirque du Onze-Septembre avait pour but prioritaire de reprendre la main sur l'une des trois ou quatre industries les plus lucratives de la planète, dont ce pays poussiéreux de va-nu-pieds, l'Afghanistan, était la Terre promise. D'autres, plus conservateurs, estiment que l'opération, avec tous ses prétextes et faux-fuyants, relevait de la géopolitique classique du «Grand Jeu»: empêcher la Russie de descendre sur les mers chaudes, contrôler l'expansion de la Chine, etc. Les Britanniques et les Russes s'y étaient déjà collés avec le succès que l'on sait, et qui valut à l'Afghanistan le surnom de «Tombeau des empires». Mais le collapsus U. S. en Afghanistan est encore plus spectaculaire que tous les naufrages d'empires chevrotants qui l'ont précédé. Entre les corps écrasés de 2001 et les corps écrasés de 2021, c'est une véritable cosmogonie

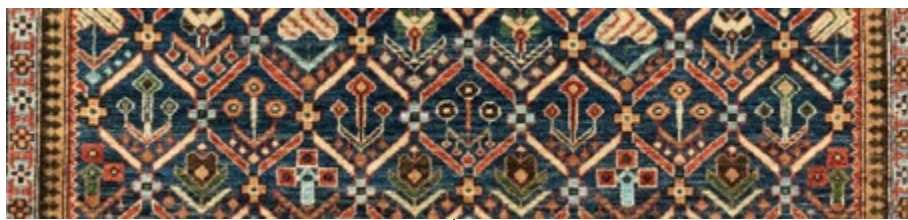
de la Chute que les États-Unis et l'OTAN ont mise en place en Afghanistan, avec des ramifications s'étendant jusqu'au cœur de nos vies.

CODA

Le tapis afghan charme par la subtilité de ses motifs et hypnotise par leur abstraction rythmique. Mais à le contempler de trop près — comme l'actualité nous y invite —, on risque de ne rien voir de ses structures symboliques très significatives. C'est pourquoi, à la veille du vingtième jubilé de ce J-o de la nouvelle ère qu'était le Onze-Septembre, il est nécessaire d'élever un peu le regard et de poursuivre notre réflexion sur l'équipée occidentale en Bactriane.

NOTES

1. Le détail des vols figure dans le livre de Craig Unger, *House of Bush, House of Saud*.
2. Sur ce sujet, lire l'article capital et très documenté du Prof. Michael Chosudovsky, «The Spoils of War: Afghanistan's Multibillion Dollar Heroin Trade».
3. «The Dirtiest Bank of All», *Time*, 29.7.1991, p. 22.
4. B. Raman, «Assassination of Jaki Abdul Qader in Kabul». *South Asia Analysis Group*: Paper no. 489, 7.8.2002.
5. Voir William Blum, *Rogue State*, sans oublier le livre de référence: Alfred McCoy, *L'implication de la CIA dans le trafic des drogues*, trad. fr. Ed. du Léopard, 1999.





ENFUMAGES par Eric Werner

L'ère de l'aplentrisme

ON SE DIT QUE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION RECULE, QUE LA TERREUR RÈGNE DANS LES UNIVERSITÉS, QUE C'EST PIRE QU'EN URSS... ON Y PENSE ET PUIS L'ON OUBLIE, COMME DANS LA CHANSON DE DUTRONC. ET L'ON APPREND À VIVRE EN RAMPANT. LES CROCODILES ET LES VERS Y ARRIVENT BIEN, POURQUOI PAS NOUS ?

Quand on parle de la situation actuelle, une question vient tout naturellement à l'esprit: *pourquoi les gens ne se révoltent-ils pas?* Il y a là quelque chose de très surprenant. On laisse se faire toutes sortes de choses objectivement mauvaises, et en plus on le *sait*: on sait qu'elles sont mauvaises. On le sait parce qu'on en a *déjà* fait dans le passé l'expérience. Il y a des précédents, et même récents. On ne cesse également d'en parler à l'école et dans les

médias: «Plus jamais ça», etc. On le sait donc, et pourtant on les laisse se faire. C'est comme si l'on ne le savait pas. On ne dit pas exactement qu'on ne le sait pas, mais on fait comme si: comme si on ne le savait pas. Ce qui, effectivement, surprend. Il y a longtemps, en fait, qu'on aurait dû se révolter; longtemps que la frontière au-delà de laquelle la révolte devient un droit (le fameux «droit de résistance») a été franchie. Sauf qu'au point où l'on en est, la révolte

n'est plus seulement un droit, mais presque un devoir.

Un devoir, dites-vous? S'il vous plaît, laissez-moi tranquille. Je suis meilleur juge que vous sur ce que j'ai ou non à faire. Les gens ne sont pas exactement gênés, mais n'aiment pas trop non plus aborder le sujet. Parfois même ils montrent les dents: «discrimination», «incitation à la haine», etc. Il est encore possible de dire qu'on n'est pas en démocratie: non, en revanche, que l'histoire est un perpétuel recommencement. Vous blasphémez. On laisse donc les choses se faire, et donc, forcément aussi, elles vont toujours plus vite, toujours plus loin. *C'est normal.*

LA «GLEICHSCHALTUNG» ET SES TRADUCTIONS

Voyez les universités. Interviewé l'autre jour (12 août 2021) sur une radio officielle, un enseignant évoquait le «climat de terreur» régnant, d'après lui, à l'endroit où il enseigne. Il n'y a plus aucune liberté d'expression, relevait-il. Lui-même était accusé d'«islamophobie», et de ce fait même empêché de donner ses cours. Le directeur, qui normalement aurait dû prendre sa défense, s'était mis aux abonnés absents. Courageux, mais pas téméraire. L'incrimination d'islamophobie n'est pas à prendre à la légère, mais on

sait également qu'on n'a que peu de chance aujourd'hui d'accéder à un poste universitaire si l'on n'apporte pas la preuve concrète et tangible de son adhésion totale et inconditionnelle à l'idéologie du genre. Évidemment, si en plus on est islamophobe (ou en donne l'impression), le cas est désespéré. Ne me demandez pas en revanche comment on conjugue l'idéologie du genre avec l'islamophilie.

En Allemagne, dans les années trente du siècle dernier, on parlait de *Gleichschaltung*. La *Gleichschaltung* n'existe pas en soi: comme son nom l'indique, c'est quelque chose qu'on installe. On compte d'abord sur la loi pour l'installer. Mais au besoin aussi sur la police. Il y a une quarantaine d'années, un de mes amis et moi-même écrivîmes un livre sur la corruption en milieu intellectuel: la corruption, bien sûr, au sens large. Je ne suis pas trop content aujourd'hui de ce livre, il avait été écrit trop vite. Il n'empêche qu'il touchait souvent juste. Sur le moment même rien ne se passa. Sauf que, quelques années plus tard, lorsque mon ami posa sa candidature à un poste universitaire, on lui répondit (au bout de trois petites semaines à peine: le temps nécessaire, n'est-ce pas, pour lire, le crayon à la main, les quelque 1'500 pages du dossier) qu'il ne convenait

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, 1950 Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

malheureusement pas pour ce poste. On ne le laissa pas même faire une leçon d'épreuve. Les autorités, apparemment, ne voulaient courir aucun risque.

LEÇONS DE VIE

De braves gens s'intéressèrent également à ma propre personne. L'opération échoua, mais elle aurait très bien pu réussir. Je ne dirais pas qu'il soit très agréable de passer par là, mais avec le recul je considère que cette expérience m'a été plutôt profitable. Non seulement elle m'a aidé à me construire moi-même, mais elle m'a ouvert les yeux sur toutes sortes de choses qui aujourd'hui me semblent évidentes: les droits de l'homme comme rideau de fumée, par exemple. Je mesure mieux également que je ne le faisais à l'époque les limites de l'État de droit (qui, à vrai dire, n'existe pas, ou est à géométrie variable). Tout cela se trouve bien sûr dans Machiavel, mais il ne suffit justement pas de lire Machiavel pour se laisser convaincre par Machiavel. Il faut en plus être soi-même passé par là, avoir soi-même fait l'expérience de ces choses. J'étais déjà à l'époque un grand lecteur de Machiavel. Mais je ne m'étais pas encore, et pour cause, approprié sa pensée. C'en fut donc l'occasion.

Entre le monde académique, d'une part, l'idéologie dominante et les pouvoirs en place de l'autre, les liens ont toujours été étroits. Les pouvoirs en place? Oui tout à fait. Y compris les pouvoirs étrangers. Dans son roman *L'anneau du pêcheur*, Jean

Raspail rappelle qu'au XVe siècle, l'Université de Paris était «vendue aux Anglais et aux Bourguignons. (...) Lors de l'entrée triomphale du roi d'Angleterre Henri V à Paris, en 1420, elle paradera au premier rang de tous ceux qui acclament en lui le futur roi de France»(1). On ne dira pas que les universités européennes sont aujourd'hui vendues aux Américains, mais l'extrême facilité avec laquelle la Cancel Culture américaine s'y est implantée ces dernières années n'est sans doute pas non plus le fruit du hasard.

Le même Jean Raspail enfonce encore le clou: «Un marais de cuistres discoureurs, porteurs de toges, de bonnets carrés ou pointus, de toques, de mortiers, de capes d'hermine, de hochets de toutes sortes qui sont la marque de leur conformisme, ployant de concert sous les vents dominants»(2). Les vents dominants ne sont plus aujourd'hui ceux de 1420, mais il y a aujourd'hui encore des vents dominants. Témoin ce titre récent du *Figaro*: «Tribalat, Guilluy, Smith, victimes de l'universitairement correct? Des chercheurs reconnus se voient marginalisés par l'université lorsqu'ils touchent à des thèmes comme l'islam et l'immigration. On reproche à leurs thèses de «faire le jeu» des discours politiques d'extrême droite. Ils répondent qu'on s'attache à réduire leur légitimité plutôt qu'à contredire leurs arguments»(3). Comme toujours, serait-on tenté de dire.

SERRONS LES FESSES

On se posait tout à l'heure la question: pourquoi les gens ne se révoltent-ils pas? A vrai dire, certains se révoltent bien, on vient de le voir. Eux aussi existent, il faut en tenir compte. Ils disent ce qu'ils ont à dire, sans trop se demander si ce qu'ils disent plaît idéologiquement ou non. Ils ne sont pas là pour plaire mais pour dire la vérité. Mais ils ne sont pas la majorité. C'est en ces termes que se pose le problème. On parle ici des universités, mais on pourrait aussi parler des églises. Les églises ont toujours été, on le sait, de fidèles alliées du pouvoir: *omnis potestas a deo*. On la boucle donc, et l'on fait le dos rond. Il faut respecter les autorités. D'autres vont plus loin encore, ils célèbrent l'union du trône et de l'autel. Sauf que, là aussi, certaines personnes ne ploient pas: chez les protestants, par exemple, un Karl Barth, qui résista en son temps au nazisme. Il inspira en 1933 la création de «l'Église confessante» (*Bekennende Kirche*), qui refusait la *Gleichschaltung*. Mais elle était très minoritaire. Nous sommes en 2021. Je reçois chaque mois dans ma boîte aux lettres des nouvelles de l'Église protestante locale: ils militent pour le multiculturalisme, le mariage pour tous, l'écriture inclusive, etc.

Eadem sed aliter. La *Gleichschaltung* n'est pas un vain mot.

La peur a certainement ici sa place. Les églises sont aujourd'hui en perte de vitesse, elles affichent donc profil bas. Elles sont tout juste encore tolérées, et elles le savent. Leur aplaventrisme se comprend donc bien. Voyez le pape actuel qui dit que se faire vacciner est un acte d'amour. S'il avait dit: un acte de pénitence, on ne parlerait pas d'aplaventrisme. Mais il dit bien: un acte d'amour. Quant aux universitaires, ils dépendent de l'État pour leurs salaires. On ne s'étonnera donc pas s'ils sont si peu nombreux à contester l'universitairement correct. Ils existent encore, on vient de le voir. Mais ils sont rares. La peur rejoint ici l'intérêt. Mais ployer sous les vents dominants, c'est aussi très grisant. On s'immerge ainsi dans la nécessité historique, c'est un héritage marxiste. La peur, l'intérêt, la nécessité historique, tout cela fait que les gens, une majorité d'entre eux en tout cas, préfèrent se soumettre que se révolter. C'est une partie au moins de l'explication.

NOTES

1. Jean Raspail, *L'anneau du pêcheur*, Le Livre de Poche, 2020, p. 87.
2. *Ibid.*, p. 81-82.
3. *Le Figaro*, 22-23 décembre 2018. Christophe Guilluy est notamment l'auteur de *La France périphérique* (Flammarion, 2014).



PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

Le témoin par destin (Chroniques du totalitarisme, 6)

AUCUN GRAND CRIME, AUCUNE TRAGÉDIE HUMAINE NE SONT RESTÉS SANS TÉMOINS. C'EST À CROIRE QUE LE DESTIN, OU L'INCONSCIENT COLLECTIF, AFFECTE CE RÔLE À CERTAINS INDIVIDUS PRIVILÉGIÉS, ET LEUR ACCORDE DES PROTECTIONS PROVIDENTIELLES POUR ACCOMPLIR LEUR MISSION. CECI VAUT TANT POUR LA «GRANDE HISTOIRE» QUE POUR LES DRAMES INTIMES DES FAMILLES ET DES COMMUNAUTÉS.

«Je dirais le 27 février 1933, l'incendie du Reichstag, et les arrestations illégales qui ont suivi la nuit même. Leur fameuse "détention préventive." [...]

J'avais l'intention d'émigrer de toute façon. J'ai immédiatement pensé que les Juifs ne pourraient pas rester. Je n'avais pas l'intention de me balader en Allemagne comme une sorte de citoyenne de seconde zone, sous quelque forme que ce soit.

En outre, j'estimais que les choses ne feraient qu'empirer. Mais pour

finir, je ne suis pas partie d'une façon si paisible. Et je dois dire que j'en retire une certaine satisfaction.

J'ai été arrêtée, j'ai dû quitter le pays clandestinement.»(1) (Hannah Arendt, *Ce qui reste? Il reste la langue maternelle.*)

«Je ne fais exactement rien, parfois je lis dans l'*Eschyle* — c'est le seul livre que j'aie pu sauver: *νῦν ὑπέρ πάντων ἀγών.*»(2) (Hannah Arendt, lettre à Günther Anders, Montauban, 4 août 1940.)

**À L'EMBALLEMENT TOTALITAIRE ET SA
FOLIE PSEUDO-LOGIQUE, SURVIVENT
TOUJOURS DES TÉMOINS.**

J'entendrai ici, par témoin, un type d'historien (sans en avoir nécessairement les titres) qui, pour avoir vu et entendu quelque chose d'événements hors normes de cette Histoire qui pèse, lorsqu'elle devient tragique, le restitue avec son entière subjectivité, son éprouvé personnel, et son prisme singulier d'analyse.

Le totalitarisme produit toujours des témoins du monstrueux. Investis de la culpabilité du survivant, ainsi que du devoir de mémoire, ils rétablissent, souvent par l'écriture, le chemin étroit de la vérité des événements vécus, et rappellent le souvenir des transgressions et des crimes du régime.

**EN PÉRIODE TOTALITAIRE, RIEN DE CE
QUI N'EST HISTORIQUEMENT RACONTÉ
N'EST ENTIÈREMENT VRAI. PRESQUE
TOUTE INFORMATION EST FAUSSE.**

Orwell s'étonnait avec effroi de ce que, durant la guerre d'Espagne, on puisse raconter des guerres là où il n'y en avait pas eu, et passer sous silence les combats là où il y en avait eu.

Dans un tel terreau de mensonges officiels, il émerge une petite voix qui, inaudible pour la masse, mais parfaitement écoutée et reconnue par les chercheurs d'authenticité, vient raconter l'expérience vécue. Il y a ceux qui racontent, et ceux à qui l'on raconte. Lors d'un séjour en Algérie où j'avais donné une conférence, je fus prise à témoin par un autre témoin de ce que, lors d'affronte-

ments sanglants ayant déchiré le pays, des soldats américains déguisés et ne parlant pas la langue, avaient été identifiés. En Moldavie, des personnes me racontèrent les rafles des Russes, dans le temps. Une de mes patientes recueillit le témoignage d'un ancien mercenaire au service d'une grande organisation internationale, destiné à semer le désordre dans un pays de l'Est à coups d'exactions visant à faire basculer dans la violence la population, etc. Un autre témoin me raconta la débauche, la luxure et les détournements de fonds auxquels se livrèrent, durant des années, les organisations internationales (ONG comprises) en Afghanistan à Kaboul, «des putes chinoises, l'alcool de contrebande du Tadjikistan, le cannabis poussant partout et les expats occidentaux défoncés à longueur de temps... les tingos dans les enclaves onusiennes du mercredi soir alors que les orphelins afghans mangeaient dehors à quatre pattes, tels des chiens dans des assiettes en fer.» Ces témoignages sont toujours uniques, et vous ne les verrez pas dans un livre d'histoire officielle.

Avec la montée du totalitarisme, «parler tue». Le pouvoir totalitaire s'évertue à effacer les traces, et éviter tout témoin gênant de certains crimes. Témoigner ne pourra plus se faire qu'en silence, dans sa mémoire personnelle, ou dans des prises de notes cachées de l'œil fou qui veut tout voir, tout dévorer, tout accaparer et tout détruire.

**EST-ON TÉMOIN PAR HASARD? SANS
DOUTE, POUR BEAUCOUP. MAIS PEUT-
ON ÊTRE TÉMOIN PAR DESTIN?**

Tout opère comme s'il était non seulement impossible, mais encore *non souhaitable*, pour le pouvoir totalitaire, d'éliminer l'intégralité des témoins. Peut-être, même, il faut que demeurent les témoins essentiels. Cela fait longtemps que j'ai initié cette réflexion dans ma clinique: dans les familles gravement dysfonctionnelles, où sont enfreints les interdits fondamentaux, à savoir le meurtre et l'inceste, et qui s'illustrent par des suicides et des expressions psychotiques au sein du système, *il reste toujours un témoin*. En général, c'est la personne à qui l'on confiera les archives, celle auprès de laquelle on déposera les secrets... C'est aussi une fonction qui la relègue quelque peu au ban de la famille dysfonctionnelle, à sa marge: le témoin n'y sera pas à la même place que tout le monde. Il sera à la fois chéri et recherché, mis à distance et craint, tout dépend des circonstances, et souvent tenu à l'écart, notamment lors des fêtes de famille.

La récurrence de ce phénomène s'apparente à un processus totalement inconscient sur le plan familial. Je suis d'autant plus sensible à ce processus que cela a été ma place au sein d'une partie de ma propre famille: dépositaire des secrets, investie des confidences, mais en même temps, d'une certaine façon, «bannie» de la vie «normale», celle où les familles font illusion et s'entretiennent dans l'illusion d'être «respectables». Car,

ne nous leurrions pas. Il n'existe pas une famille qui ne soit pas gravement dysfonctionnelle. Si vous ne savez pas que la vôtre l'est aussi, c'est que vous n'avez eu accès qu'au balcon du deuxième étage, avec vue sur la mer, et non à la cave. Toutes les familles ont été traversées par des tragédies et des traumatismes sévères, des hommes morts à la guerre dont on attend encore le retour, des mémoires de colonisation et d'esclavage, de résistance et de collaboration, des femmes violées, des bébés mort-nés, des amours adultères dans le secret des scandales, des abandons, des incestes et des dépossessions, des suicides, de la violence et des meurtres et, tout simplement, de la folie humaine. Cherchez bien... et vous trouverez. Ou fermez les yeux, et savourez la vue depuis le deuxième étage, pourvu que les cris à la cave demeurent suffisamment étouffés.

Aux alentours de 2013, j'avais transféré mon cabinet de consultations dans un petit village de Provence, La Cadière d'Azur, inconnu pour moi au bataillon. J'avais en effet quitté Marseille, après un accident de ski très grave m'empêchant de marcher, où il avait été décidé que je serais mieux à être immobilisée durant plusieurs mois voire années dans la nature, que sur un balcon d'appartement de La Joliette. Alors que j'entendais reprendre mes consultations après m'être remise sur pied, je fis comme l'on fait dans ces circonstances: écrire des cartes de visite aux professionnels locaux, médecins, orthophonistes, etc., pour annoncer l'ouverture de

mon cabinet dans ce petit village, que rien ne me prédisposait à habiter. Vint alors à moi une orthophoniste qui, de but en blanc, m'indiqua avoir très bien connu ma grand-mère Andrée Giro-lami-Boulinier, créatrice de l'orthophonie aux côtés de Suzanne Borel, et même, l'avoir accompagnée à la fin de ses jours. Elle m'indiqua qu'elle devait me restituer «un secret de famille», cause de l'engagement corps et âme de ma grand-mère pour la création de l'orthophonie, bien qu'elle l'eût ignoré toute sa vie (un inceste épouvantable ayant condamné au silence l'une de ses filles, devenue incapable d'apprendre à lire et à écrire). Ce ne fut ni la première fois ni la dernière pour moi, puisqu'à la mort de ma mère, d'autres personnes vinrent encore me confier d'autres «secrets», dont je sais être la seule dépositaire, soit que cela n'intéresse pas les autres, soit qu'ils ne soient pas capables de les entendre (déli). En somme, ayant donc connu ce statut de témoin dans ma famille, et ayant maintes fois eu l'occasion d'analyser ce rôle auprès de mes patients au sein de leur propre famille, c'est donc tout naturellement que je me pose la question de ce témoin dans le système totalitaire. Est-il vraiment témoin «au hasard», ou présélectionné par l'inconscient collectif pour être témoin?

**POURQUOI LE SYSTÈME TOTALITAIRE
N'ÉLIMINE-T-IL PAS DE FAÇON SCRUPULEUSE ET
CONSCIENCIEUSE TOUS LES TÉMOINS QUI SONT
CAPABLES DE L'ANALYSER ET DE LE RACONTER?**

Lorsqu'on lit Hannah Arendt ou Klemperer, on sait que l'on n'a pas affaire à des profils ordinaires. Ce

sont des «super-témoins». Ce sont des témoins *de qualité*.

Dans la correspondance entre Hannah Arendt et Günther Anders, une lettre a retenu toute mon attention: celle du 4 août 1940. Réfugiée en France depuis 1933, Hannah Arendt raconte à son ancien époux les pénuries que vit la France en quelques semaines, et leur installation dans une chambre où elle peut se retrouver enfin tranquille avec son mari sans d'autres personnes, après:

«la rapidité de la défaite, la recherche et les aventures de mes amis, la vie sur la route que nous avons tous connue».

Le lecteur ne peut qu'être frappé par la lucidité d'Hannah Arendt sur la période vécue, cette même lucidité qui lui fit quitter l'Allemagne dès 1933, alors que tant de Juifs y restèrent pour leur plus grand malheur. Vient le récit de son internement dans le camp de Gurs, «la vie normale des ombres», camp au sein duquel les conditions étaient déplorables, bien que les femmes s'illusionnassent en racontant des aventures amoureuses mythomanes.

«Et puis cette libération: on te disait, si tu veux, tu peux t'en aller — aucun camion, aucune indication, nous savions à peine où nous nous trouvions, à 20 km de la gare la plus proche, la majorité sans le sou (on était déjà coupé de Paris) et sans une adresse et surtout aucune nouvelle du monde et des changements intervenus depuis notre départ. Une très grande partie n'est pas partie. On me considérait comme une aventurière

parce que je partais sur-le-champ en abandonnant mes bagages, bien sûr.»

Notons cela: *une très grande partie n'est pas partie du camp, alors qu'elle le pouvait.* Cette très grande partie prend Hannah Arendt pour une «aventurière», car elle part du camp dès que c'est possible, en abandonnant ses bagages, avec une conscience évidente sur le danger de la situation, que les autres n'ont pas. Dans cette même lettre, elle écrit:

«si les Américains veulent faire quelque chose pour les intellectuels en Europe, qu'ils le fassent. Nous commençons à devenir une espèce rare qui devrait avoir droit à une protection. La chasse n'est pas encore ouverte, mais ça ne tardera pas.»

Aucun déni donc, chez Hannah Arendt, de même que chez Victor Klemperer qui était le seul intellectuel sans doute capable, de par sa formation, de travailler comme il l'a fait sur la langue du III^e Reich, dans un tel contexte de persécutions. Il n'y avait sans doute qu'un seul Klemperer en Allemagne, lucide dès l'origine de la montée totalitaire (comme Hannah Arendt), et qui choisit en conscience de rester à Dresde, au milieu des stigmatisations antijuives, puis du harcèlement et des rafles. Sur les 6000 juifs de Dresde, douze survécurent. Dont Victor Klemperer, sa femme et son manuscrit, sauvé des bombardements. Hasard ou destin?

TOUT SE PASSE COMME SI L'INCONSCIENT COLLECTIF DISTRIBUAIT LES RÔLES DANS LE SYSTÈME.

J'en ai déjà parlé, à maintes reprises, concernant la distribution des rôles dans le harcèlement: harceleur, harcelé, complice actif, complice passif, etc. Et finalement, je n'avais pas parlé jusqu'à présent de ce rôle essentiel: *le témoin*. Certains, avec qui j'ai pu échanger sur cette question, pensent que c'est par ultranarcissisme que le pouvoir totalitaire n'élimine pas certains témoins de qualité. En somme, il faudrait aux pervers et paranoïaques des conteurs de leurs «basses œuvres», afin qu'ils s'en glorifient. Les passionnés du pouvoir ont pourtant leurs hagiographes officiels: n'est-ce pas amplement suffisant? C'est sans doute plus profond que cela: comme une impossibilité métaphysique. La petite voix de la vérité ne peut s'éteindre au cœur de l'expérience humaine. Cela créa l'étonnement de Soljenitsyne: là encore, un témoin de choix ayant survécu de façon totalement miraculeuse aux épreuves et attentats sur sa personne.

ET FINALEMENT, Y A-T-IL JAMAIS EU UN GÉNOCIDE QUI SOIT INTÉGRALEMENT DEMEURÉ SANS TÉMOIN?

Vous me direz, on ne le sait pas, car précisément il n'y a pas eu de témoin! Pour autant, en Colombie où je suis, des massacres indiens inouïs ont eu lieu au XVI^e siècle, dont nous gardons encore les traces, et la mémoire, en l'absence de vestiges, d'archéologie probante et surtout, de récits.

Revenons à la conception spiri-

tuelle qu'à Hegel de «la Raison dans l'Histoire». Dans l'Histoire se déploie l'Esprit humain, pourrait-on ajouter, selon la dialectique du maître et de l'esclave: libération, enfermement et contraintes, nouvelle libération. La révolution est ce qui permet le passage de l'esclavage à la liberté, non pas la révolution politiquement manipulée, mais celle qui émane spirituellement des peuples. Le refus de l'oppression, le rejet du chantage ou de la terreur, quitte à en mourir, rend sacrée la liberté. Eh bien, si l'Histoire est la manifestation de l'Esprit, alors il faudra toujours un témoin. Le feu de l'Esprit ne s'éteindra pas tant que l'humanité vivra. À la manière du feu sacré des Vestales, il continuera d'être entretenu par le souffle de la vérité.

- Photo: Hannah Arendt et Victor Klemperer, témoins capitaux, années 1930.
- Ariane Bilheran, normalienne (Ulm), philosophe, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie, est spécialisée dans l'étude de la manipulation, de la paranoïa, de la perversion, du harcèlement et du totalitarisme.
- Chroniques précédentes: 1; 2; 3; 4; 5.

NOTES

1. Conversation du 28 octobre 1964 avec Günter Gaus, in *Humanité et Terreur*, Paris, Payot, 2017.
2. «Maintenant, c'est le suprême combat!» Eschyle, *Les Perses*, vers 405, trad. Leconte de Lisle.

Pain de méninges

L'ORDRE TOTAL

Chaque secteur de la planète, si petit soit-il, doit être attribuée à un État internationalement reconnu qui est lié à d'autres États par des traités et des relations juridiques étatiques. L'ordre politique mondial ne peut plus tolérer une seule tache blanche sur la carte politique. Son impératif semble être de forcer chaque groupe humain à s'asseoir à la table des négociations, où les plus puissants (du moins le pensent-ils) ont toujours le dessus, et à signer des documents juridiquement contraignants. L'existence d'un tel point blanc constitue une menace existentielle pour l'ensemble du système, c'est pourquoi les efforts déployés pour l'éliminer sont souvent disproportionnés par rapport à sa valeur ou à sa menace.

— Dmitry Orlov, «Un cas d'école de honte nationale» (à propos de l'échec coûteux des empires en Afghanistan).

LISEZ-MOI ÇA! par Anne Demonet

«De Profundis» d'Oscar Wilde

OÙ L'ON SE RAPPELLE QUE LES GRANDS ARTISTES ONT LE DON DE TRANSFORMER EN MIEL ET EN OR MÊME LA FANGE LA PLUS NOIRE DE LEURS VIES.

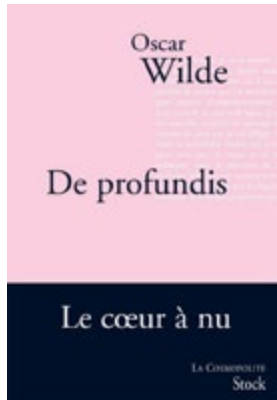
CE QU'IL APORTE

Pendant son séjour en prison après une condamnation infamante, Oscar Wilde écrit cette lettre à son amant. Au début assez personnelle, elle nous donne l'impression plus ou moins agréable d'assister à un règlement de comptes agrémenté d'une liste de griefs assez triviaux, qui témoignent surtout du désarroi un peu pathétique de l'amant trahi par une espèce de petit merdeux. Nous savons que ce dernier adore le champagne, qu'il est capricieux et peu reconnaissant. Puis «le niveau monte», et nous assistons à l'introspection d'un homme qui cherche un sens à ce qui lui arrive. En tant qu'artiste et en tant que chrétien. Pour ce dernier aspect, les considérations sont quelque peu confuses. On peut effectivement lire des phrases telles que: «Il y a, chez le Christ, quelque chose de si unique!» Quand il cesse de comparer le Christ à un artiste plein d'imagination, les réflexions sont souvent profondes et témoignent que cette expérience de la prison et de l'humiliation le transforment. «La souffrance est un très long moment.» Comme il est tout de même Oscar Wilde, il écrit de lumineuses considérations sur *Hamlet* qui donnent envie d'en lire d'autres encore... Sa grande culture et son statut d'artiste constituent la grille de lecture qui lui permet d'affronter cette épreuve. Car

l'art c'est la vie, pour son édification et la nôtre.

CE QU'IL EN RESTE

Oscar Wilde est un homme, un esthète exigeant, un artiste qui prend sa mission très au sérieux, et que rien n'empêche de créer, même dans une geôle. Il montre qu'on ne peut échapper à sa vocation. Il en a une aussi haute idée que de ses origines sociales. Il en assume les devoirs. «Le vice suprême est la superficialité.» Il n'est justement jamais superficiel, ni poseur, il est simplement sincère, et on ne peut qu'être sensible à ce cri «des profondeurs». «Dans ma tragédie, tout a été hideux, minable, répugnant, vulgaire. (...) Nous sommes les bouffons de la douleur.



Nous sommes des clowns au cœur brisé. Nous sommes spécialement destinés à faire appel au sens de l'humour.» C'est un humain qui cherche la voie droite avec beaucoup d'humilité, malgré tous les écarts, esthétiques compris.

A QUI L'ADMINISTRER?

A tout le monde en ce moment. Pour ne pas perdre la part de nous-mêmes qui s'enrichit à lire un bon livre, si imparfait soit-il. Pour maintenir le fil qui nous relie à tous ces auteurs qui doivent rester dans nos bibliothèques pour être lus et relus.

✧ Oscar Wilde, *De profundis*, Stock, traduction de Léo Lack, 1975.

TURBULENCES

UTILE · Comprendre et repousser la psychose totalitaire

Un documentaire dessiné de 22 minutes de After School (en anglais) propose une remarquable et sereine synthèse de ce qu'est la psychose totalitaire de masse en se fondant essentiellement sur les écrits de Jung et de Joost Merloo (*Rape of the Mind*).

Une psychose de masse est une épidémie de folie qui se produit lorsqu'une grande partie de la société perd le contact avec la réalité et sombre dans le délire. Un tel phénomène ne relève pas de la fiction. Deux exemples de psychoses de masse sont les chasses aux sorcières américaines et européennes des 16e et 17e siècles et la montée du totalitarisme au 20e siècle.

Le documentaire rappelle également qu'il existe des remèdes, du moins à des stades pas trop avancés de la psychose:

- * Distanciation.
- * Cultiver une «personnalité rédemptrice» (Jung), c'est-à-dire calme, centrée, autonome, donnant l'exemple.
- * Cultiver l'humour et la dérision.
- * Créer des *structures parallèles* (Havel), continuant de fonctionner normalement au sein même du système totalitaire et qui en se développant peuvent créer une *culture parallèle* et une *société parallèle*.

Les auteurs de cette présentation habilement tournée soulignent que ces parades culturelles sont bien plus efficaces que toute forme d'opposition politique. Sur YouTube, elle a dépassé les 2,3 millions de vues.

- * Pour aller plus loin: relire les explications approfondies d'Ariane

Bilheran sur la psychopathologie du totalitarisme (1, 2, 3)

RUSSIE · Les tribulations d'une femmille en exil

«Nous ne nous sommes pas rendus, nous avons dû prendre la fuite pour nous mettre en sécurité.» Nous, c'est une famille unisexe, un matriarcat LGBT composé de quatre femmes qui se sont enfuies de Russie pour se réfugier à Barcelone avec l'intention d'y demander l'asile politique.

Il y a encore quelques semaines, on pouvait voir leurs quatre mines sourire à pleines dents devant un pot de houmous, histoire d'illustrer pour les magasins *Vkousville* une pub intitulée «Recettes du bonheur familial». Cette chaîne d'alimentation, spécialisée dans les produits du terroir et de proximité, s'est taillée en quelques années une grosse part du marché des produits frais en appâtant aussi bien la nouvelle génération des bobos écolo-branchés, que les gens d'en bas habitués aux saveurs authentiques du potager de la datcha (voir notre turbulence du 20.11.2020). Manque de pot: la pub en question a déclenché une tempête de protestations et un double boycott. Dans un premier temps, c'est la clientèle attachée aux valeurs traditionnelles, celle des braves gens qui ont crié au scandale et déserté les rayons de la *Ville du goût*. A tel point que la direction de la chaîne a retiré sa pub jugée trop dérangeante. Elle a ensuite aggravé son cas en se confondant en excuses devant le bon peuple. C'en était trop pour le camp LGBT et les milieux progressistes, qui ont crié à la trahison et relancé le boycott de plus belle, au nom de leurs propres valeurs.

Faut-il y voir le signe d'une société devenue schizophrène? Non, répond l'au-

teur et humoriste Mikhaïl Shakhnazarov, volontiers complotiste. Ce serait plutôt une arnaque orchestrée par l'oligarque en exil Khodorkovski suspecté de vouloir racheter à vil prix la chaîne de magasins! L'avenir nous dira s'il s'agit d'une blague ou si la magouille aura réussi. En attendant, la femmille en exil vit des lendemains difficiles après avoir goûté aux douceurs de la Méditerranée et apprécié le climat de tolérance de la Catalogne. Dans un tweet anxieux, l'une des partenaires de la communauté *queer*, la ravissante Mila, lance un appel à l'aide pour trouver un toit et un emploi. Paradoxalement, la vie était plus facile dans l'intolérante Russie, où il suffisait de savoir sourire devant un pot de houmous pour rêver d'une carrière dans la publicité et le *show business*.

Pour Nikita Mikhalkov, l'acteur et réalisateur devenu moraliste, la pub de *Vkousville* n'est qu'un exemple de plus de la manipulation de l'opinion par les médias libéraux. Progressivement, selon le processus de la fenêtre d'Overton, ce qui était péché devient vertu. Ainsi en va-t-il de la famille unisexe. Le fait que la Constitution russe récemment amendée ne reconnaisse pas d'autre mariage que celui d'un homme et d'une femme n'y change rien. Il est devenu tendance dans la jeune génération de défilier sous les couleurs de l'arc-en-ciel et de revendiquer l'interchangeabilité des sexes. La censure frappe désormais ceux qui s'obstinent à défendre les valeurs traditionnelles. Dans son dernier épisode de sa «Chasse aux Démons», Mikhalkov explique comment il en a été lui-même la victime. Après avoir constaté qu'«il se produit (en Russie) un effacement des frontières entre le bien et le mal», il s'interroge:

«Pourquoi avons-nous commencé à nous gêner de faire valoir [dans notre société] ce qui ne peut être qu'un objet de fierté? Où nous conduit la destruction progressive de notre culture et le déni des valeurs

traditionnelles, de celles d'humanité et du sacré?».

Si la vision de Mikhalkov se confirme, le jour viendra où la petite *femmille* pourra rentrer sans crainte au pays où elle sera accueillie les bras ouverts.

J.-M. Bovy/19.8.2021

TRIBUNE • Comment le Servin est devenu Cervin

UNE RÉACTION À NOTRE « LISEZ-MOI ÇA! » CONSACRÉ AU «MONT-BLANC» D'HORACE BÉNÉDICT DE SAUSSURE.

Magnifique livre: il est impressionnant de penser que ces hommes ont gravi ce sommet il y a 235 ans! J'ai eu beaucoup de plaisir à cette lecture. J'aimerais vous faire part d'une petite anecdote liée à ce sujet. Peu avant la lecture de *Mont Blanc*, un ami m'a prêté *La montagne et ses noms* de Jules Guex (1946). Selon cet auteur qui consacre quand même 17 pages à l'origine de ce nom et à sa métamorphose, voici un petit extrait concernant notre cher H-B. de Saussure, page 209:

« Hélas! un immortel alpiniste, un génial savant va détruire la belle unité orthographique: Servin. Il y a cent cinquante ans, le 14 août 1789, H.-B. de Saussure est au Théodule, d'où, pour la première fois, il admire de "la haute et fière cime du mont Cervin, qui s'élève à une hauteur énorme sous la forme d'un obélisque triangulaire d'un roc vif et qui semble taillé au ciseau". Voilà ce que nous sommes condamnés à lire dans les *Voyages dans les Alpes*, qui furent publiés en 1796. De Saussure, qui avait déjà estropié d'autres noms de lieux, intronise l'orthographe fautive avec "C" initial, funeste négligence de la part d'un homme dont l'autorité et le prestige aggravent la responsabilité. Qui ne pousserait des cris d'orfraie s'il s'était permis de commettre exactement la même faute en écrivant, par exemple, "cilviculture" ou "Saint Cylvestre"? Mais le mal est fait. Les cartographes emboîtent le pas: Weiss (1798) met sur sa célèbre carte:

Mont Cervin et Bacler d'Alpe (1799), M. Cervino. Probablement le nom vient-il du latin *silva*, la forêt, qui est devenu selva, selve et plus tard serva, serve, un simple nom commun signifiant "forêt, bois". » De Saussure, dans son livre sur le Mont-Blanc écrit «glacier des Buissons» et ensuite «glacier des Bossons»... Peut-être était-il dyslexique?

* Anita Bron

MARQUE-PAGES - La semaine du 15 au 21 août 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Aveux complets. Dans un communiqué conjoint, Moderna et Pfizer recommandent aux médecins suisses d'être extrêmement vigilants avec leurs patients injectés, spécialement les hommes autour de la cinquantaine, et mettent en garde contre le risque de myocardite/péricardite lié à leurs vaccins. Cela semble un canular conspirationniste, et pourtant c'est sur le site de swissmedic!

Perversions précoces. L'Écosse (oui, l'Écosse de Braveheart, de Robert Burns et de Stevenson) interdit aux parents d'empêcher leurs enfants dès 4 ans de se mutiler sexuellement si l'envie leur en prend (ou si quelqu'un, par exemple à l'école, les en persuade). Croyez-vous qu'une perversion simplement humaine puisse inventer cela?

Influence et utopie. Il faut aller sur le site *Profession Gendarme* pour découvrir le portrait d'un des «parrains» de la dystopie hypercapitaliste et transhumaniste. Le financier milliardaire Nicolas Berggruen est l'homme qui murmure à l'oreille de M...[®] et des autres apparatuschiks hors sol de la Désunion européenne.

Sauver la médecine. Que reste-t-il du serment d'Hippocrate au moment où la profession médicale se bureaucratise, se vétérinarise et s'aligne sur les oukazes des pharmas? Le Dr Tess Lawrie ne se résigne

pas à cette dérive, elle croit encore à la mission humaine des médecins et aux capacités de défense de notre corps. Elle «suggère que nous formions une nouvelle Organisation Mondiale de la Santé, une Organisation de Santé qui représente l'intérêt et la santé du peuple non ceux des entreprises et des milliardaires. Une organisation centrée sur l'optimisation de la santé des humains et de leur potentiel et non sur la contraception et le contrôle de la population. Une organisation centrée sur l'humain.»

Résumé de la situation. Notre correspondant à Delhi Côme Carpentier de Gourdon a publié sur le site de l'India Foundation ses «leçons du cas français», une solide synthèse de la situation politico-économico-sanitaire de l'UE à l'attention d'un public anglophone indien et international. Le résumé vaut le détour.

«La situation sanitaire est liée d'une manière ou d'une autre à la situation socio-économique difficile de la plupart des États du continent. En France, le déficit public est désormais largement supérieur à 100 % du PIB et s'aggrave d'année en année. Les énormes dépenses nécessaires pour soutenir une grande partie de la population au cours de la dernière année entraîneront inévitablement une hausse des impôts, une réduction des prestations sociales et un appauvrissement général tandis que l'inflation se réveillera. La capacité d'emprunter à de faibles taux pour les nations leaders de l'UE comme la France est due en grande partie au soutien de l'Allemagne par l'intermédiaire de la Banque centrale européenne, mais Berlin, qui a ses propres problèmes internes croissants, a laissé entendre de manière inquiétante qu'elle cesserait bientôt d'acheter les obligations des États surendettés, plongeant ainsi certains de ses voisins du sud et de l'ouest dans de nouvelles difficultés. Une commission ad hoc à Bruxelles travaillerait sur un "plan B" au cas où l'économie française s'effondrerait...»

Contrefeux. On aurait pu espérer une

fronde en France, c'est au Royaume-Uni qu'elle se déclenche. L'association *Holding The Line* regroupe des journalistes opposés à la censure covidienne. Ce ne sont pas des anti-vax ou des négateurs de la pandémie, mais des professionnels soucieux d'équité dans l'information — et préoccupés par la colossale manipulation de masses qui se déroule sous leurs yeux. L'une de leurs porte-parole, Sonia Elijah, estime «que le public britannique a fait l'objet d'une expérience de science comportementale de masse, car ces spécialistes du comportement connaissent parfaitement le pouvoir de la peur.» *Holding The Line* s'oppose à la politique de la peur, justement. Il n'en reste pas moins que certains membres du groupe sont anonymes, de peur de perdre leur emploi.

Carton jaune. Les indépendantistes taïwanais devraient bien méditer la débâcle afghane... Le *Global Times* chinois ne perd pas le nord et conseille très amicalement au DPP, le parti au pouvoir, de ne pas pousser le bouchon. Faute de quoi... > «Les autorités du DPP doivent garder la tête froide, et les forces sécessionnistes doivent se réserver la possibilité de se secouer de leurs rêves. Après ce qui s'est passé en Afghanistan, elles devraient se rendre compte qu'une fois qu'une guerre éclatera dans le détroit, la défense de l'île s'effondrera en quelques heures et que l'armée américaine ne viendra pas les aider. En conséquence, les autorités du DPP se rendront rapidement, tandis que certains hauts responsables pourraient fuir en avion.»

Avion sans pilote. «Ceci pourrait être la conférence de presse la plus infâme — et la plus désolante — jamais tenue par un président américain.» La mécanique prés- tation de «Joe Biden» après la débâcle afghane est en effet un document fascinant. Elle montre un chef d'Etat impotent qui échappe à tout contrôle, y compris celui de son staff... Mais elle montre aussi

que le pouvoir actuel peut se passer d'incarnation humaine comme le drone se passe de pilote.

Schizophrénie. Dans la *Tribune de Genève* , un premier article relaie les menaces du gouvernement local confronté au «plafond de verre» du refus de la vaccination et annonçant des «mesures jugées plus contraignantes», dans la mesure où rien d'autre que la vaccination n'est envisagé pour combattre le Covid. Le même jour, le même journal évoque de récentes études américaines, anglaises et israéliennes où il s'avère que l'efficacité supposée des vaccins face à ce virus nouveau diminue très fortement avec le temps. On peut notamment y lire que: «Autre problème, il semblerait que les vaccinés atteints du variant Delta soient également plus contagieux qu'avec le variant Alpha». La lecture des journaux de grand chemin n'est plus de l'information, c'est un diagnostic.

On veut du cash! La campagne pour sauver l'argent liquide en Suisse est lancée! En deux mots, l'argent liquide + apporte plus de liberté car il peut être utilisé facilement partout et à tout moment; + favorise l'indépendance par rapport aux systèmes numériques; + crée plus de sécurité et de valeur; + est un élément important de notre culture suisse de coexistence volontaire et pacifique.

Sauver l'argent liquide est un bon moyen de freiner la dématérialisation universelle. N'hésitez pas, lecteurs suisses, à télécharger ici les feuilles de signatures!

Maman protégé! En 1973, Ted Post tournait un thriller culte: *The Baby* . C'est l'histoire d'un homme séquestré et maintenu à l'état de bébé par sa mère et ses sœurs, qui ne le céderont pour rien au monde à la normalité. D'après certains, ce navet serait six fois plus prophétique que les livres de Jacques Attali.

ESSO

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

